

9.2. (34) Le limon et la source

Il me semble que pour l'essentiel, j'ai fait le tour de ce qu'ont été mes relations à d'autres mathématiciens de tous âges et de tous rangs, du temps où [◇] je faisais partie de leur monde, du monde des mathématiciens ; et en même temps et surtout, de la part que j'ai prise, par mes propres attitudes et comportements, à un certain esprit que j'y constate aujourd'hui, et qui sûrement n'est pas d'hier. Au cours de cette réflexion, ou de ce voyage pour mieux dire, j'ai rencontré à quatre reprises des situations, qui me sont apparues comme typiques de certaines attitudes et ambiguïtés en ma personne, où des dispositions spontanées de bienveillance et de respect vis-à-vis d'autrui ont été perturbées, sinon totalement balayées, par des forces égotiques, et surtout (dans trois de ces cas tout au moins) par une **fatuité**. Cette fatuité se prévalait surtout de la soi-disante supériorité que m'aurait conféré une certaine puissance cérébrale, et l'investissement démesuré que je faisais en mon activité mathématique. Elle trouvait confirmation et appui dans un consensus général qui valorisait, pratiquement sans réserve aucune, cette puissance cérébrale et cet investissement démesuré.

C'est la dernière des situations examinées, celle du "jeune malappris qui marchait sur mes plates-bandes", qui me semble la plus importante des quatre pour mon propos actuel. Les trois premières sont typiques de ma personne, ou de certains aspects de ma personne, à une certaine époque (dans un certain contexte aussi, il est vrai) - mais, comme j'ai eu l'occasion de le dire et répéter, je ne les considère nullement typiques pour le milieu dont je faisais partie. Je ne crois pas non plus qu'ils soient typiques du milieu mathématique actuel en France, disons - il est probable que l'espèce d'égarement chronique qui a caractérisé la relation que j'avais avec "l'ami infatigable", par exemple, soit chose peu commune de nos jours comme ça devait l'être alors. Mon attitude et comportement dans le cas du "jeune malappris", par contre, est typique de ce qui se passe journallement aujourd'hui même dans le monde mathématique, où qu'on regarde. C'est l'attitude de bienveillance, de respect du mathématicien influent vis-à-vis du jeune inconnu qui devient là rarissime exception, quand ledit inconnu n'a pas l'heur d'être son élève (et encore...), ou élève d'un collègue d'un statut comparable et recommandé par lui. C'est sans doute ce qui me revenait déjà dès les lendemains de mon "réveil" de 1970, qui avait délié des langues muettes - mais les témoignages de première main que j'entendais alors restaient pour moi lointains, car ils ne concernaient directement ni ma personne, ni celle des amis qui m'étaient les plus chers dans mon milieu. J'ai été touché plus que superficiellement à partir du moment (vers l'année 1976) où les échos [◇] qui me revenaient, ou les faits dont j'étais témoin, avaient pour protagonistes certains de ces amis, voire des ex-élèves devenus importants, et plus encore lorsque ceux qui étaient en butte à une malveillance étaient des personnes que je connaissais bien, des élèves plus d'une fois (élèves d' "après 1970", il va sans dire !), dont le sort donc me touchait. Dans certains cas, il ne faisait de plus aucun doute que le manque de bienveillance, voire une attitude de mépris ostentatif, étaient renforcés pour le moins, sinon suscités, par le seul fait que tel jeune chercheur était mon élève, ou qu'il prenait le risque (sans être mon élève nécessairement) de faire ce que mes amis d'antan et d'autres collègues aussi appellent volontiers des "Grothendieckeries"...

Le "jeune malappris" m'a encore écrit au début des années 70, pour me demander très courtoisement (alors qu'il n'était nullement tenu de rien me demander du tout !) si je ne voyais pas d'inconvénient qu'il publie une démonstration qu'il avait trouvée pour un théorème dont on lui avait dit que j'étais l'auteur, et qui n'avait jamais été publié. Je me rappelle que je lui ai répondu dans les mêmes dispositions de mauvaise humeur que dans le passé, sans dire oui ni non je crois et en laissant entendre, sans connaître sa démonstration (qu'il était

discret. Aussi j'étais resté dans l'à-peu-près, ce qui était sûrement la principale raison de mon malaise, du sentiment que "je n'apprenais rien". Depuis que les lignes constatant ce malaise ont été écrites, j'ai réécrit deux fois ces pages qui m'avaient laissé sur un mécontentement intérieur, en m'y impliquant plus clairement et en allant plus au fond des choses. Chemin faisant j'ai bel et bien fini par "apprendre quelque chose", et je crois aussi qu'en même temps j'ai réussi à mettre le doigt sur quelque chose d'important, qui dépasse aussi bien le cas d'espèce que ma propre personne.